

L'HISTOIRE DU CONTROLE...
ET LES HISTOIRES QUE CELA FAIT.

L'HISTOIRE, COTE FAMILLE.

En 1920 naissait la Polyclinique Psychanalytique de Berlin, et avec elle un certain nombre de pratiques telles que l'analyse « didactique » obligatoire et le contrôle. Il convient de ne pas confondre ces pratiques avec la manière dont Freud formait les analystes avant la fondation de cette première institution psychanalytique.

Le petit groupe d'analystes des premiers temps de l'analyse était composé de personnes qui avaient des rapports personnels à Freud, qui s'intéressaient à l'analyse et dont l'analyse personnelle a peu à voir avec ce qui maintenant s'appelle l'analyse didactique. On venait en ces temps-là prendre contact avec Freud, et l'on s'initiait à l'analyse en quelques entretiens, ou en quelques semaines d'analyse (séances tous les jours d'une heure). Plus tard, quelques-uns eurent des analyses plus longues excédant cependant rarement un an. Cela n'empêchait pas les analystes de cette période héroïque d'avoir un recours fréquent à Freud lorsqu'ils étaient en difficulté à propos d'un cas, de demander un « contrôle » en quelque sorte lorsqu'ils en ressentaient le besoin. Seulement rien n'était obligatoire, rien n'était *institué* avant la création de la Polyclinique de Berlin.

Le 26 septembre 1922 Eitingon fait le compte rendu des activités de la Polyclinique depuis sa fondation devant le VII^e Congrès International de Psychanalyse à Budapest. Ce compte rendu est publié en anglais dans l'*International Journal of Psychoanalysis* (1923) et en allemand dans l'*Internationaler Psychoanalytischer Verlag*.

Ce texte d'Eitingon, fondateur et directeur de la Polyclinique, est précédé par une courte introduction de Freud qui figure dans les G.W. tome 13 page 441.

Ces deux textes permettent de voir dans quelles circonstances le contrôle est devenu une pratique instituée.

Le texte d'Eitingon comporte plusieurs parties, dont la dernière se référant exclusivement au contrôle sera très largement citée par la suite. Les parties qui la précèdent sont d'un intérêt inégal mais comportent des fragments très importants traitant de cette même question.

L'ouverture de la Policlinique est liée à la fin de la guerre 1914-18. D'une manière explicite Eitingon décrit un certain nombre de raisons, d'autres peuvent en être déduites. En premier lieu, il y a le vœu de Freud déjà ancien par rapport à ce projet. Vœu publiquement exprimé au Congrès de Budapest. La guerre, mais encore plus la crise qui s'en est suivie semble avoir augmentée la demande d'analyse, comme le dit Eitingon : « ...Le champ des troubles névrotiques s'était grandement élargi, et il y avait en même temps une plus grande demande dans le public pour des traitements psychanalytiques de même qu'une sorte de confiance accrue en nous. » Plus loin : « Les névroses de guerre ont démontré le bien-fondé des mécanismes freudiens de la manière la plus évidente, même aux plus aveugles et aux plus bigots, et vers la fin de la guerre, il y eut un projet de centres de traitement psychanalytique pour des névrosés qui devaient avoir lieu dans l'armée austro-hongroise (comme il en était alors), tandis que nos collègues allemands avaient des projets analogues... Lorsqu'à la fin de la guerre survint le « crash » en Autriche et en Allemagne, ce fut la fin de ces espoirs, et en Allemagne, il n'était plus question d'attendre quoi que ce soit de la part de l'Etat ou des autorités gouvernementales. »... « Les prévisions de Freud s'avérèrent exactes. L'initiative privée avait à nous permettre de faire notre départ. L'initiative privée devait agir, si nous ne voulions pas attendre trop longtemps, et devait même agir rapidement afin que le *moment favorable* ne soit pas raté. »

On peut se demander quel était ce « moment favorable » pour l'analyse, la misère générale des individus et leur névrose ou l'absence de solution pour cette misère sur le plan social ? Cela se passe en 1920. On indiquera plus loin pour mémoire les faits historiques de ces années d'après-guerre. Notons simplement pour l'instant que ce fut dans les pays de l'Est (Hongrie, Autriche, Allemagne) l'espoir, puis la fin de l'espoir d'une révolution prolétarienne, tandis que se propageait dans les milieux bourgeois la peur de la révolution bolchevique.

La question « sociale » était le problème majeur de la société entière de ces pays-là. Or, c'est à ce moment précis que la Policlinique est créée et qu'il s'agit de ne pas laisser passer le moment favorable. Mais en même temps que se posent les problèmes de la démocratisation de la psychanalyse, la sélection et des règles formelles de formation analytique apparaissent chez les analystes. N'était-il pas dangereux d'ouvrir ainsi les portes de l'analyse au tout-venant ? Les analystes

pouvaient ne plus être entre eux, en famille, entre gens d'une même couche sociale. C'est alors, et dans ce climat, que naît le contrôle et l'analyse didactique obligatoire.

« ... Avec l'extension de l'Institut (Policlinique), la constitution purement démocratique du personnel médical a dû être changée au profit d'une organisation plus stricte, tout en maintenant nos principes de départ. *Le contrôle est maintenant entre mes mains.* » Un peu plus loin Eitingon poursuit : « Les membres du personnel reçoivent maintenant de petits salaires, qui là comme au début sont sans rapport avec leur tâche et leur sacrifice. Nous attendons et nous acceptons ce sacrifice, car sans cela nous ne pourrions pas mener à bien notre travail. »

A cette époque on peut noter que le rôle de l'argent n'était pas encore totalement escamoté sous des rationalisations théoriques, ceci sans doute parce que les analystes avaient très nettement la conscience de *travailler*, sans interdiction d'en jouir, comme cela se raconte maintenant dans les lieux élégants de Paris. Cela se raconte parfois sous forme de : « Ah mais si l'on ne faisait pas payer les analysants (ou analysés... en ce qui concerne l'argent, l'Ecole Freudienne vaut l'Institut...), alors, comment se *garantir* du côté de la jouissance ». Ou encore : « Si on ne les fait pas payer en argent, ils payeront dans leur corps ». Il suffit de voir la misère du corps des analystes qui ont pourtant très scrupuleusement raqué en bonnes espèces non naturelles, pour voir qu'en tout cas ce dictat n'a pas de réciproque.

Les analystes de maintenant auraient-ils l'impression d'avoir à garantir la nature de leur activité ? Il est certain que beaucoup ne travaillent pas au sens où l'entendaient les contemporains de Freud. Ils appliquent... et sont dans la dévotion. Cela évidemment n'est pas forcément du travail. Mais en tout cas il est étrange de penser que de recevoir de l'argent (et beaucoup de préférence) garantirait contre la jouissance. Opposer l'argent à la jouissance, pour ne pas abuser de l'autre ? L'argent ne peut-il lui-même être source de jouissance perverse ? En tout cas ce n'est pas ce type de scrupules que se posait Freud, ni ses collaborateurs.

« Bien que nous nous sentions constamment en dette vis-à-vis des assistants de la Policlinique, nous sommes en même temps heureux de savoir que leur statut devenant de plus en plus officiel, nous avons notre part par l'aide que nous leur apportons dans la *lutte pour l'existence.* » Voici dit en clair un des rôles de l'institution analytique. Il ne s'agit pas de jouissance mais d'argent difficilement gagné en une période où les analystes étaient, bien que d'origine bourgeoise, relativement pauvres.

A propos de l'analyste : « La situation de ce dernier est doublement renforcée par le fait que, en tant qu'analyste de la Policlinique, il est

entièrement désintéressé en ce qui concerne matériellement le patient, fait qui met immédiatement à découvert la nature de nombreuses résistances. Dans un cas particulier, les pratiques de la Polyclinique ont causé beaucoup d'ennuis et d'anxiété à beaucoup de nos collègues autant intra qu'extra muros. Je fais allusion à notre façon de nous occuper de la question des honoraires. Les gens craignaient que cela nous prive d'un moyen important pour faire pression sur le patient et d'une bonne opportunité pour mettre à jour des complexes d'une importance vitale, comme par exemple l'érotique anale. Cela nous a beaucoup surpris que ces gens anxieux n'aient pas entendu ou aient négligé une très intéressante phrase du discours de Freud à Budapest, que nous avons prise pour guide. Freud, qui est certainement assez rapide pour reconnaître les ruses les plus subtiles de l'esprit d'un patient en analyse et le plus faible accroissement des difficultés de la technique, en parlant des instituts et centres psychanalytiques à fonder dans l'avenir, a dit clairement, avec l'incomparable sûreté qui le caractérise : « Ces traitements seront gratuits ».

Aujourd'hui, nous ne sommes pas même assez avancés pour établir le principe du traitement gratuit. Pour des motifs tant pratiques qu'éducatifs, nous désirons et attendons que nos patients payent, et payent autant ou aussi peu qu'ils peuvent, ou pensent qu'ils peuvent. Même quand ils disent qu'ils sont incapables de payer, nous les croyons et naturellement nous les prenons quand même en analyse. Les analyses qui sont gratuites et celles pour lesquelles sont payés des honoraires tout à fait conséquents *sont menées de pair à la Polyclinique* et ici, où nous sommes en mesure de laisser l'analyste en dehors de la question, nous ne pouvons pas dire que le fait de payer ou de ne pas payer a quelque influence d'importance sur le déroulement de l'analyse. »

L'analyste est pris dans le social par l'intermédiaire de ses institutions et de l'argent. Et lorsqu'il ne travaille apparemment dans aucune institution (hôpital, dispensaire, etc.) il travaille *au moins pour l'institution analytique* qui doit être distinguée de l'analyse proprement dite en tant que discours théorique. *L'institution analytique c'est : « la didactique »* et *« le contrôle »*, institutions sans murs mais qui scellent ou figent le rapport entre la vérité d'une psychanalyse individuelle et la profession d'analyste. La Polyclinique est en cela un exemple facile, car tout y était groupé et en quelque sorte matérialisé. Ainsi le rapport à l'Etat et à la Société, pour les analystes y est escamoté du fait des *fonds privés* qui ont permis sa création. A partir de là les questions d'argent y sont débattues avec une certaine sérénité. Le rapport au social est censé passer uniquement par le biais de la clientèle, puisque la Polyclinique, tout en ne se proposant pas de faire de l'analyse de masse, a pour but d'ouvrir l'analyse à des couches sociales défavorisées.

Mais avant d'aller plus loin, il est intéressant de noter que ces couches sociales défavorisées ne concernent pas véritablement le prolétariat. Ceci n'a jamais été dit tel quel, mais il suffit de se rapporter aux paroles mêmes de Freud qui introduisent le rapport d'Eitingon, pour se rendre compte à quel point son désir a été exaucé. Voici ce texte de Freud dans sa totalité :

Introduction au Rapport de M. Eitingon sur la Polyclinique Psychanalytique de Berlin :

« Mon ami Max Eitingon qui a créé la Polyclinique Psychanalytique de Berlin et l'a jusqu'à présent fait marcher entièrement par ses propres moyens, va rendre compte au public, dans les pages qui suivent, des motifs de sa création ainsi que de l'organisation et des performances de cet institut. Je n'ajouterai à ce texte que le souhait que d'autres hommes ou associations, en d'autres lieux, puissent suivre l'exemple d'Eitingon et fondent des institutions analogues. Si la psychanalyse possède, outre son importance scientifique, une valeur en tant que méthode thérapeutique, *si elle est capable d'assister des hommes souffrants dans leur lutte pour satisfaire les exigences culturelles*, alors cette aide doit également être apportée au grand nombre de ceux qui sont trop pauvres pour dédommager eux-mêmes l'analyste de son difficile travail.

D'autant plus que cela apparaît à *notre époque* comme une nécessité sociale, *puisque les couches sociales intellectuelles, particulièrement exposées à la névrose, se paupérisent irrémédiablement*. Des instituts tels que la Polyclinique de Berlin sont également les seuls capables de surmonter les difficultés qui, sinon, s'opposent à tout enseignement approfondi de la psychanalyse. Ils permettent la formation d'un nombre plus grand d'analyses qualifiées, et c'est dans leur efficacité que l'on doit chercher la seule protection possible contre les dommages portés aux malades par des personnes incompetentes et inexpérimentées, qu'elles soient médecin ou non. »

On voit là que le souci majeur de Freud n'est pas tant d'ouvrir l'analyse aux prolétaires, mais aux intellectuels qui en ce temps-là avaient la vie dure et se paupérisaient effectivement à grande allure. Ce qui est également intéressant à noter dans ce texte est le but explicite de l'analyse qui est censée pouvoir aider les hommes en butte aux exigences de la culture. Il mérite d'être noté que cette opinion de Freud est quasiment contemporaine de son élaboration de la pulsion de mort. Mais de cela, il sera question plus tard, lorsque l'on mettra un des premiers cadavres de l'analyse en circulation, Victor Tausk, dont la mort précède de peu la publication de « l'au-delà du Principe de Plaisir ».

Les vœux de Freud étaient très puissants... Si l'on pense qu'il n'y a là rien d'ineffable et qu'il en parlait bien volontiers, comment ses contemporains, analysés le plus souvent par lui, et en tout cas dans des rapports transférentiels évidents, pouvaient-ils, sauf à s'y opposer et parfois à en mourir, faire autrement que d'œuvrer, même à leur insu, à ce que ses vœux soient exaucés ?

Voici donc comment, selon le même compte rendu d'Eitingon, évolua la clientèle de la Polyclinique : « ... Au cours des deux années d'existence de la Polyclinique, 600 à 700 personnes ont demandé une aide ou un conseil. Certains sont venus en voyant la plaque à la porte, d'autres étaient envoyés par des amis ou des connaissances, d'autres encore par des médecins, au début de manière espacée, ensuite en nombre grandissant. Il est remarquable que longtemps après l'ouverture de la clinique, des patients venaient encore parce qu'ils avaient lu dans les journaux l'annonce de l'ouverture ». Plus loin : « Nous avons commencé avec environ 20 analyses. ... L'année dernière nous avons eu en moyenne 50 à 60 cas d'analyse en attente sur nos listes... Puisque le fait de rendre l'analyse accessible à un nombre plus grand de personnes n'a en aucun cas été synonyme dans notre esprit d'une tentative de *thérapie de masse*. »

Et, après avoir donné le tableau récapitulatif de la clientèle, Eitingon conclut ce paragraphe par : « Nos patients allaient d'un enfant de 6 ans à un vieil homme de 67 ans, de filles d'usine et d'employées de maison à la fille d'un général, à la nièce d'un ministre d'Etat (du régime qui a suivi le 9 novembre) et à un politicien très influent. *Avec le temps, cependant, l'élément prolétarien diminuait, tandis que « l'intelligentsia » et la petite bourgeoisie commençaient à être prépondérantes.* »

Voici donc le vœu de Freud exaucé : permettre à la couche sociale « intellectuelle » qui allait vers la paupérisation, d'avoir accès à l'analyse. Mais le désir de Freud n'est pas tout puissant, et il ne suffit pas à lui seul à expliquer cette évolution. Ce qu'il explique par contre est le silence fait autour de cette évolution de la clientèle. Eitingon la mentionne, mais ne la commente nullement. Si l'état des choses l'avait choqué, il en aurait probablement au moins fait quelques remarques. Si l'histoire de l'Allemagne des années 20-22 explique largement que les espoirs et les luttes prolétariennes étaient largement mobilisés par les événements graves qui se déroulaient en Europe, il n'en reste pas moins que les désirs et l'intérêt de Freud étaient déterminants dans la *sélection* que consciemment ou inconsciemment Eitingon et son assistant Simmel*

* Simmel s'est suicidé peu de temps après, en 1923, après avoir reçu une lettre de Freud refusant de le recevoir.

faisaient parmi les « entrants » de la Polyclinique ; et l'on sait maintenant l'importance des entretiens préliminaires.

Ceci côté clientèle de la Polyclinique par rapport au projet de démocratisation de l'analyse. Il ne suffit pas que cela soit gratuit, pour que les couches populaires y aient véritablement accès. Le contrôle institué sauvegarde ce qui de l'analyse doit se transmettre et en trace les voies sociales. La sélection des analystes posée en termes clairs pour la première fois en 1920 a cependant un précédent.

Un cas de contrôle « sauvage » de Freud : Tausk.

Tausk est un cas de sélection sauvage et d'exclusion. Cela se passe en 1919. Année qui précède l'institution du contrôle et les réactions de Freud à ce type d'analyse en chaîne en sont d'autant plus intéressantes que ni lui ni ses contemporains n'en tireront, ou n'oseront en tirer aucune conclusion.

Tausk désirait faire une analyse avec Freud. Freud n'en voulait pas, car, comme il l'écrivit à Lou Andréas Salomé, celui-ci le mettait mal à l'aise, lui donnait une impression « unheimlich »... Il l'a donc envoyé à Hélène Deutsch, dont Tausk a ainsi été le premier patient, ce qu'il n'ignorait pas. Hélène Deutsch était en analyse chez Freud pendant ce temps-là. La situation du contrôle est donc au complet : une analyste débutante parle de son patient à un autre analyste. Cela ne s'appelait pas contrôle, mais analyse didactique, étant cependant bien entendu qu'Hélène Deutsch n'avait pas besoin d'une analyse thérapeutique selon les paroles de Freud, car il la trouvait non névrotique. A la fin de l'année 1919, il la renvoya du reste pour pouvoir céder l'heure d'analyse d'Hélène à « l'homme aux loups » qui était revenu et qu'il désirait reprendre. « Freud préféra toujours les patients qui l'avaient aidé à faire ses découvertes, et de son point de vue, Hélène n'était pas névrosée et n'avait pas besoin d'aller plus loin dans l'analyse. »*

Dans le même livre, voici comment est décrite l'attitude de Freud par rapport à cette situation : « Marquée par ce qu'elle considérait comme le génie de Tausk, ses heures d'analyse avec Freud furent envahies par des entretiens sur Tausk. Aussi Tausk commença-t-il à interférer dans la conduite de l'analyse d'Hélène avec Freud. Vers la fin de mars 1919, au bout de trois mois, Freud demanda *qu'on mit fin à toute cette situation incestueuse.* »... et plus loin dans le même ouvrage : « Freud la (Hélène) mit en demeure de choisir entre mettre fin à l'analyse

* In Paul Roazen : « Animal mon frère toi. »

de Tausk avec elle ou interrompre sa propre analyse avec Freud. Pour Hélène Deutsch, cela ne constitua pas un choix réaliste mais un ordre... Le traitement de Tausk fut immédiatement interrompu.» Or il est certain que Tausk avait quelque chose à dire à Freud et non à Hélène Deutsch et c'est parce que Freud ne voulait pas l'entendre qu'il mit fin par personne interposée à l'analyse de Tausk. Telle était cette situation que j'appellerai de « contrôle sauvage ». Cette situation se reproduit actuellement dans un grand nombre d'analyses « adressées » à Lacan et l'analyste n'analyse pas le véritable destinataire.

Un an plus tard naissait la Polyclinique et l'exigence de contrôles... Mais la même année 1919, Freud élaborait la notion de la pulsion de mort. Et Paul Roazen se demande dans son livre sur Tausk si « Tausk pouvait-il avoir agi la plus nouvelle, ou même juste à peine en germe, idée de Freud ? Ou peut-être la notion de l'instinct de mort était-elle une autre façon pour Freud de décliner toute responsabilité dans le suicide de Tausk. »

Tausk se suicida le 3 juillet 1919 ; double suicide, à la fois par le revolver et par pendaison. On peut lire les détails de son cheminement et de sa biographie dans le livre de Roazen, mais ce qui peut être souligné ici c'est la responsabilité de Freud dans ce suicide. Tausk avant de mourir écrit une lettre à Hilde qu'il devait épouser bientôt et à Freud, demandant à ce dernier de ne pas oublier ses fils. Dans cette lettre, il remercie Freud pour « tout le bien que vous m'avez fait. C'était beaucoup et cela a donné un sens aux dix dernières années de ma vie. Votre œuvre est géniale et grande, je prendrai congé de cette vie en sachant que je fus l'un de ceux qui assistèrent au triomphe de l'une des plus grandes idées de l'humanité.

Je ne suis pas mélancolique, mon suicide est l'acte le plus décent de ma vie ratée...

... Je salue l'Association Psychanalytique, je lui souhaite du bien de tout cœur... » Il mourut rendant les honneurs au drapeau. Et c'est ainsi que Freud l'entendit, mais le camoufla sous des métaphores bien curieuses. Voici ce qu'il écrivit comme notice nécrologique, signée à l'origine par un « comité d'édition », mais qui a été depuis reprise dans les œuvres complètes de Freud, G. W. tome 12 :

« Parmi les sacrifices, heureusement peu nombreux, réclamés par la guerre (sic) dans les rangs de la psychanalyse, nous devons compter le docteur Victor Tausk. Cet homme exceptionnellement doué, spécialiste à Vienne des troubles nerveux (et pas analyste ??) s'est ôté la vie avant que la paix ne soit signée. » Voici donc Tausk mort de quelle guerre ? De la guerre pour la Patrie ou de la guerre contre la famille ?

Il se suicide peu de temps avant son mariage et voici ce qu'en dit son ami analyste Federn*, écrivant à sa femme... « Je suis certain que le fait d'être dans le dénuement et dans l'incapacité d'emprunter de l'argent pour manger à sa faim, ne fut que le dernier coup... Parce que pour un homme de sa sensibilité, quêter ainsi son pain était un martyre exactement comme ça l'est pour toi... Que nous n'ayons pu conserver Tausk est *notre honte...* »

Roazen d'autre part écrit : « Juste avant la perspective de son mariage, Tausk doit s'être confronté à la même anxiété et à la même horreur dont il avait eu l'expérience au moins deux fois auparavant : Il doit s'être trouvé en face de la panique qui s'accumulait en lui devant Hilde. L'idée de passer une vie avec une seule femme était trop pour lui. »

En somme Tausk apparaît comme mal « intégré » dans la société, « instable », exclu du cercle intime de Freud, mis à la porte de son analyse, et supportant mal l'idéologie du mariage. Et pourtant Freud, plus loin dans son éloge funèbre, loue justement ses qualités que beaucoup d'analystes ne semblaient pas avoir eues... « Il est aussi tout à fait à son *honneur* que, durant la guerre, il se soit jeté de tout cœur et sans aucun égard aux conséquences, dans la tâche de révéler les nombreux abus que *tant de médecins toléraient malheureusement en silence*, ou dont ils partageaient même la responsabilité. » Et Freud conclut par cette dernière phrase : « Il peut être certain que *sa mémoire sera honorée dans l'histoire de la psychanalyse et de ses premiers combats*. » Malheureusement il n'en fut rien, car tout le monde emboîta le pas de Freud, répétant la confusion entre le combat dans la société et les meurtres dans et par la famille, « naturelle » ou psychanalytique. On peut dire que Tausk est bel et bien mort de la guerre de l'analyse et de son exclusion comme analyste (non reconnu par Freud).

En 1920 paraît en allemand pour la première fois « Au-delà du principe de Plaisir » dans l'« Internationaler Psychoanalytischer Verlag », article où il est question pour la première fois de façon explicite de la notion de la pulsion de mort, illustrée entre autres par le jeu de la bobine, lorsque l'enfant lutte contre le déplaisir de la disparition de la mère et contre sa rancune et son désir de vengeance meurtrière.

En 1920 s'institue donc après tout cela, et bien d'autres événements familiaux, le contrôle. Après les sauvageries, la reconnaissance de nos pulsions mortifères, et avec elles, l'institution.

* Bien longtemps après son ami Tausk, Federn malade, plutôt que d'accepter une nouvelle opération se suicida à 79 ans dans son fauteuil d'analyste le 4 mars 1950, avec une arme à feu. Il mourut comme Tausk après un mercredi soir et il écrivit à son fils en se désignant comme « le vieux sergent de service dans l'armée psychanalytique ».

Voici à nouveau le texte d'Eitingon lorsqu'il parle de la formation analytique prodiguée à la Polyclinique : ... « Bien que, grâce à l'indépendance économique de la Polyclinique les possibilités d'analyse soient incomparablement plus faciles pour nous que dans la pratique privée, encore que nous ne souhaitons pas être inondés de patients, nous devons avoir une sorte de graduation pour l'urgence. A part cet aspect, dans un cas de névrose, nous conseillons l'analyse quand les patients la désirent ou quand ils disent qu'ils sont prêts à la supporter et semblent réellement le vouloir. En fait, nous avons eu relativement moins de tentatives infructueuses d'analyse qu'il n'en advient communément dans la pratique privée. Il est très important de noter qu'à l'institut nous sommes en mesure d'exercer une certaine sélection à l'égard de l'analyste qui va prendre en charge un cas particulier. »

Plus loin : « Une question des plus brûlantes surgit alors, à savoir celle de la *propagation des qualités spécifiques de la psychanalyse, le problème pratique le plus important de notre mouvement*, un de ceux qui requiert de manière toujours plus urgente une solution. Des occasions ont été données aux gens d'apprendre à analyser et de se former comme analystes. C'était notre second but en fondant la Polyclinique. Dans la plupart des centres des diverses Sociétés, une organisation était déjà en place auparavant, sous forme de conférences d'introduction, destinées à donner une idée générale du sujet et d'élargir la connaissance de la psychanalyse. Nous procédâmes d'emblée de manière méthodique à l'organisation des cours systématiques d'enseignement et de formation. » Suit le programme théorique des conférences et les noms des enseignants. Puis : « Les étudiants qui prenaient ces cours avec l'intention de devenir analystes devaient avoir été eux-mêmes analysés auparavant. Dans les autres conférences, nous n'insistons pas sur cette condition, par exemple dans le cas de médecins souhaitant seulement acquérir une idée exacte de la psychanalyse et sans intention de la pratiquer.

Nous sommes tous fermement convaincus, et avec de trop bonnes raisons* que *désormais quiconque n'ayant pas été analysé, ne doit aspirer au rang de psychanalyste praticien*. Il s'ensuit que l'analyse de l'étudiant lui-même est une part essentielle de son curriculum et elle prend place dans la Polyclinique dans la seconde moitié de sa période de formation, après une période d'intense préparation théorique par des conférences

* In Jones Vol. 3 : « Les préjugés anti-allemands ne représentaient bien sûr qu'un côté de l'opposition générale à la psychanalyse, et les années 1921-22 dont nous nous occupons ici furent particulièrement difficiles pour nous autres à Londres. Il y avait des dizaines « d'analystes sauvages » et tous leurs méfaits étaient imputés à cette criminelle psychanalyse. La presse se délectait dans des histoires de patientes violées, etc... »

et des cours. Pour permettre à ces analyses de nos étudiants d'être effectuées par un analyste que nous considérons compétent, nous avons nommé le Dr Sachs à la Polyclinique pour mener ces analyses didactiques.

Ces deux dernières années 25 personnes ont été en partie ou complètement analysées par lui dans le but de la formation... » Après énumération des nationalités et des qualités des élèves, Eitingon poursuit : « Une partie tout-à-fait importante de notre curriculum est la formation pratique par le travail à la Polyclinique, un aspect nouveau possible seulement dans une telle institution. Cela n'a pas été facile de trouver la bonne formule pour ce travail, bien que là encore il nous ait semblé qu'il n'y avait qu'une seule voie possible ; l'élément de risque qu'elle semblait contenir, nous l'avons limité par un *contrôle vigilant*. Nous faisons confiance aux étudiants qui ont déjà fait de sérieux progrès par la voie d'études théoriques et qui sont en train d'analyser un ou plusieurs cas *connus de nous* par la consultation et convenant à des débutants, et nous laissons immédiatement les jeunes analystes s'y faire la main. Par la voie de notes détaillées que celui qui apprend doit tenir, nous suivons de près les analyses et nous pouvons facilement détecter leurs fautes et progressivement éliminer toute la foule d'erreurs que l'analyste inexpérimenté fait, soit à cause d'une conception fautive du but et de la méthode, soit à cause d'une attitude bien trop rigide face à la théorie et aux résultats de la psychanalyse. Si j'essayais de vous dire plus complètement notre expérience en ce domaine, j'excéderais les limites de ce rapport, car la technique de cet enseignement revient de fait à l'enseignement de la technique et il n'est pas possible d'en parler en passant.

Nous *protégeons les patients* qui sont confiés aux débutants par le contrôle que nous exerçons sur leur traitement, *et en étant toujours prêts à retirer, à celui qui apprend, le cas pour le prendre nous-mêmes en charge...* »

L'HISTOIRE, COTE PATRIE

De quoi ne parlent pas les textes cités ? De l'Histoire ou s'il en est question, c'est pour cadrer, pour marquer le dedans de l'analyse d'un dehors, qui est l'Histoire de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie. Le temps de l'histoire est mentionné en passant, comme moment favorable pour créer la Polyclinique, comme temps difficiles (Tausk n'a pas d'argent, mais est-ce sa seule névrose qui l'explique — pour lui au moins on le sait) ; Freud se préoccupe des intellectuels qui se paupérisent, l'histoire est là, mais ne semble pas intégrable au discours analytique. Les institutions pourtant en sont largement tributaires.

Rappel de quelques faits : au moment où s'ouvre la Policlinique : 1919-1920.

C'est une époque de *violence*, d'espoir d'une révolution prolétarienne, puis son échec. A Berlin, Liebknecht, Ledebour et Rosa Luxemburg, à Munich, Kurt Eisner représentent l'aile gauche du groupe socialiste, connue sous le nom de « Spartakistes ». Echec de la Révolution spartakiste après des luttes sanglantes et assassinat de Rosa Luxemburg et de Kurt Eisner. La social-démocratie avec Ebert consolide son pouvoir en s'alliant aux démocrates et aux catholiques, « partis qui admettent la République, mais sans renoncer à leurs prétentions bourgeoises et religieuses ».

Semaine rouge de Berlin : janvier 1919.

1920, Hitler achète le petit hebdomadaire munichois : Voelkischer Beobachter.

En Hongrie, pendant ce temps-là, la Révolution de Bela Kun est matée avec l'aide des Français. Ferenczi est professeur d'Université sous Bela Kun et donne des conférences où la foule se presse.

C'est une période de crise économique grave en Allemagne. La hausse des prix en 1919 atteint 142 % en Allemagne, et ira en s'aggravant. Les syndicats s'organisent et prennent une importance nouvelle. L'adhésion au syndicat devient obligatoire pour certains secteurs en Allemagne. Walter Rathenau met au point la formule du syndicat obligatoire et il écrit : « C'est la grande entreprise qui a rendu pour nous possible la conduite de la guerre... Sans doute c'est peut-être même cette grande entreprise qui nous a forcés à faire la guerre. »

L'inflation provoque une paupérisation générale qui touche d'une manière spectaculaire les couches moyennes, nivelle les classes sociales et ruine les classes moyennes. Par contre l'inflation est utilisée pour le renforcement de la puissance industrielle et c'est l'ère des « Konzern », les industriels s'accommodent de l'inflation et jouent la chute du mark.

Une confusion très grande existe dans la petite bourgeoisie, et c'est en pensant au socialisme allemand que Lénine écrit dans « La maladie infantile du communisme, le gauchisme » (1920)... « Le petit bourgeois « exaspéré » par les horreurs du capitalisme est un phénomène social propre, comme l'anarchisme, à tous les pays capitalistes. L'instabilité de ses velléités révolutionnaires, leur stérilité, leur facilité à se changer rapidement en soumission, en apathie, en fantaisie, et même en engouement « enragé » (sic) pour telle ou telle tendance bourgeoise « à la mode », tout cela est universellement connu. »

D'une manière très schématique et bien incomplète, cette récapitulation donne quelques faits *contemporains* de la Polyclinique. On comprend plus facilement alors la diminution de « l'élément prolétarien ». Rien dans l'esprit de la Polyclinique ne permettait à cet « élément » d'y parler ses préoccupations. Cette classe absente de l'analyse, non conviée par elle était prise dans d'autres combats, et ceci de manière nette. Ce qui l'était moins c'était la position des analystes par rapport à ces événements. Leur silence pèsera lourdement dans le développement du mouvement analytique et dans la méconnaissance de ses causes historiques.

Pourquoi les analystes en même temps que tous leurs contemporains se préoccupent de questions « sociales », pourquoi ce passage à l'acte que constituait la création des premières institutions analytiques (Polyclinique, mais aussi et surtout le contrôle et la didactique) à ce moment précis ?* Les seules explications données utilisent le « dedans » de l'analyse. Mais c'est le dehors qui les a cependant poussés au cul, et c'est cela qui est le refoulé de cette petite histoire. Tout comme la création du « Laboratoire » en 1969 a été provoqué, non pas par la belle subjectivité des analystes, mais par l'irruption pour certains d'entr'eux des effets de Mai 68. La Polyclinique, comme le Laboratoire, sont morts de *l'escamotage de leur rapport au pouvoir d'Etat* et de la privatisation de l'argent. Les fonds privés s'épuisent non pas avec l'argent seulement, mais avec le privé. Pourquoi l'histoire de la Polyclinique n'est-elle pas plus connue ? Les questions qui s'y débattaient étaient d'importance. Tout analyste est encore tributaire de leur legs inanalysé.

ET MAINTENANT, SAUVONS L'HONNEUR (de la famille)

Les institutions sans mur se répètent, et malgré le changement de bien des choses la didactique et le contrôle restent le lien de l'analyste à la société, son lien au grand « dehors », où il ne s'aventure que frileusement.

En 1922 est mis en place un dispositif que l'on retrouve intact en 1974.

Le schéma suivant met en place quatre générations d'analystes (1), (2), (3), (4) et un référent commun A, en place de maître et de lieu de

* Et pourquoi maintenant j'écris ce texte. On est à l'ère de Giscard, la violence est larvée, mais sans commune mesure avec la période citée. Pourtant, alors que j'écris ces lignes, les prisons se soulèvent, l'inflation menace, les « cadres » se prolétarisent, nos « clients » ont de moins en moins d'argent... et nous-mêmes en avons bien moins que nos « aînés »... L'histoire se répète sous forme de farce...

transfert du groupe d'analystes, de sa filiation directe ou non. Ce transfert et cette place sont rarement remis en cause dans les analyses où ils sont opérants de manière latente et souvent sous forme de référence théorique.

La flèche qui va de gauche à droite est celle qui indique le sens de la filiation et représente la diachronie du discours, la suite des paroles des analyses. C'est la durée nécessaire pour que l'on puisse parler du discours de l'analyste comme autre chose que le discours tenu dans une analyse d'analyste.

La flèche qui va de droite à gauche représente le retournement des séquences, ordre de la lecture et de l'analyse qui tient compte des effets d'après-coup et du temps logique. C'est en remontant dans ce deuxième temps que l'on peut saisir les effets introduits par la filiation.

DIACHRONIE : FILIATION ANALYTIQUE



RETOURNEMENT : LE TEMPS LOGIQUE



Position de l'Incontrôlable (A)	Position (1)	Position (2)	Position (3)	Position (4)
ou Freud	Analyste (1)	Analyste (2) ou	Analyste (3)	Analysant
ou Lacan	Analyste (1)	Contrôleur	(Contrôlé)	Analysant (Futur analyste)
ou Tout autre maître	TEMPS LOGIQUE DE LA PASSE			

SYNCHRONIE DU DISCOURS ANALYTIQUE,
ETAT DE LA « SCIENCE », DE LA THEORIE

Le contrôle est toujours présenté comme protection de l'analysant (position (4)) et comme reconnaissance du travail de (3) par le (2), reconnaissance mutuelle d'ailleurs. L'analyste en (2) est théoriquement à la même place que le contrôleur par rapport au contrôlé, que ce soit dans le même temps ou consécutivement. Les deux peuvent avoir eu le même analyste, ou avoir eu des analystes différents. Au-delà de l'analyste, du « didacticien » ou du « contrôleur », il y a la position (A), incontrôlable, non que l'on ne puisse pas remonter les générations jusqu'au nom qui sert de référent commun, mais il s'agit d'une place déconnectée par rapport aux autres, place où personne et discours se superposent et qui peut

être objet de transfert pour n'importe lequel des autres analystes. Sauf pour le (1), s'il est analysant direct de (A), les effets de transfert sont inanalysables et incontrôlables. Tel le rapport de Tausk à Freud, de la plupart des analystes non analysés par Lacan...

Il y a d'autre part un CLIVAGE du discours tenu par l'analyste simultanément en contrôle et en analyse. Sa parole a deux destinataires, en position (2). Il s'établit donc un écart, écart ni analysable ni contrôlable, entre son analyse « personnelle » et ce qu'il rapporte des analyses qu'il mène à son contrôleur. Entre le transfert à son analyste et l'analyse de son transfert (contre-) comme analyste. C'est une discontinuité radicale entre son histoire personnelle, l'histoire de sa famille, sa place de sujet dans le mythe familial d'une part, et d'autre part, l'analyse de sa place et de son « entrée » dans l'institution analytique en rapport avec sa filiation en tant qu'analyste. L'analyse du rapport (2)-(3)-(4) au moins, impliquant pour la bonne compréhension d'une filiation, l'analyse de la position (1).

Or le fait d'être obligé de rapporter l'expérience de ses analyses en tant que débutant, étant encore proche des effets d'après-coups de sa propre analyse, non dégagé encore de son analyste en tant que « modèle » (à suivre ou à rejeter, cela revient au même), instaure une différence, un écart non analysable entre deux temps d'une analyse, entre le passage de l'analyste de la position (4) à la position (1), (2) ou (3). Connaître sa « position » implique l'analyse en *ordre inverse* de la diachronie des paroles énoncées dans les différentes analyses constituant la filiation d'un analyste. Or ce clivage non analysé est ce qui se répète toujours dans la formation d'analystes. C'est l'insertion de l'institué comme obligation qui clive le discours en introduisant en position (2), non un simple analyste, mais un analyste-contrôleur, institué répété de l'analyse non analysée. Cette triangulation, [analyste (2)-contrôleur (2)-analyste (3)] est ce qui ne s'analyse pas car cela nécessiterait de faire l'analyse du lien entre analyste et contrôleur, qui, par rapport à un analyste contrôlé sont dans une même position et ont en commun un transfert à (A). Cela nécessiterait également le retournement complet de la flèche et l'introduction de l'analyse des analystes fonctionnant en position (2), qui peuvent avoir eu, soit deux analystes différents, soit le même. Ceci est le cas de la plupart des analystes d'une certaine génération, par exemple à l'École Freudienne, génération pour laquelle se pose le problème de la passe.

La passe permet en effet d'étudier d'une manière synchrone les temps (1)-(2)-(3). Elle exclut et le temps et les personnes en (A), ainsi que les paroles en position (4). En tout cas cela n'est pas exigible dans une passe. Le passant peut n'avoir aucun analysant, ou n'en point parler.

Or, si du temps de Freud on pouvait encore invoquer la nécessité de donner à l'analyse des « airs » de sérieux (Cf la note de Jones), il n'en

est plus tout à fait de même, et le serait-ce, tant d'années après, pourquoi cela se répète-t-il pareil, à peu de choses près. Le contrôle reste « obligatoire » dans toutes les Sociétés pour être nommé analyste. Lacan : « Comment ne pas voir que le contrôle s'impose dès le moment de ses effets, et d'abord pour *protéger* celui qui y vient en position de patient. » Comme en 1920, on protège le patient par personnes interposées.

Or que peut entendre un contrôleur ?

Il est à ce sujet dans la même position que n'importe quel analyste. Il ne peut entendre que ce qui est analysable au regard d'un état de leur savoir, ou de leur analyse. *L'analysable pour tout analyste est le discours hystérique et rien de plus.* Le terme de discours hystérique est ici à entendre dans le sens que lui a donné Lacan, devant se rapporter au discours du Maître, et de l'université, et non comme simple structure individuelle. Le discours de l'hystérique est tenu par toute personne en analyse (côté oreille de l'analyste) hystérique, phobique, obsessionnelle, etc...

Les deux cas de contrôle décrits dans l'Ordinaire N° 3 en sont l'exemple frappant. Les deux analystes tiennent un discours d'hystérique. Textes qui parlent de la souffrance de l'analyste, ou de l'analyse « savante » en souffrance devant le réel de ses effets. On peut imaginer d'autres types de contrôles... mais à moins d'user de la théorie comme voilement du manque et de la souffrance qu'il engendre, c'est toujours de cette place-là que l'analysant ou le contrôlé parlent, qu'il s'agisse du plan de l'anecdote de leur histoire ou de l'histoire de leur patient. Comment peut-on alors protéger un patient par personnes interposées ? Le contrôle est non pas protection du patient mais protection de l'analyste (3) contre le désir de meurtre de son propre analyste (2).

L'analyste (didacticien) passe (car lui aussi il a sa passe) par une position quasi-intenable *au moment où il a à se reconnaître dans son analysant* (en passe de devenir analyste). — Reconnaître son analysant comme égal tout en entendant dans le hic et nunc qu'il peut souffrir comme analyste, de son refoulement, de son ignorance, de son impuissance et surtout de son analyse MANQUEE, atteint un degré de déplaisir que peu d'analystes sont prêts à affronter. Car, ce moment de la reconnaissance de l'analyste-élève comme égal dans le manque appelle cette autre reconnaissance qui, du fait du voilement théorique, est vécue comme dévoilement de l'analyse manquée de son propre analyste (analyste du didacticien) dont apparemment, pour survivre, il a dû faire le deuil (*).

(*) Travail du deuil : à rapporter au problème du narcissisme et de la pulsion de mort.

C'est le plus souvent la protection de l'analyse qui est en jeu, et du point de vue institutionnel (pour que « ça marche ») c'est par rapport à l'analyste en contrôle (3), la protection de l'analyse de l'analyste (2), génération de la séquence (1).

Mais cette protection signifie quoi ? Protéger son analyste ou son analyse ne signifie pas qu'il s'agit d'un quelconque idéal à sauvegarder. Tout analyste veut bien reconnaître l'imperfection de son analyse. Ce qui est en jeu c'est le dévoilement, la « publication » du non analysé, qui de l'un à l'autre, tout au long d'une filiation se reproduit. La reproduction de ce *même* n'est pas énonçable actuellement dans la plupart des analyses dans le hic et nunc. Or seule la possibilité d'une telle énonciation (interprétation ?) par l'analyste-didacticien au moment du devenir analyste d'un analysant pourrait évacuer sans danger la nécessité du contrôle. Nécessité pour que ça se reproduise. En général, la nécessité d'introduire dans une séquence de processus analytique (A-1-2-3-4) des fragments morts, des pratiques instituées répétées telles quelles, s'explique par cette difficulté de faire entrer dans le processus analytique même les passages à l'acte vers le « dehors » de l'analyse et de concevoir l'origine de ces passages à l'acte comme *externes* à l'analyse elle-même. Ce n'est pas chaque analyste qui d'une manière individuelle se protège, encore que cela ne soit pas à exclure, mais c'est l'ordre même de ce discours qui l'exige afin qu'il puisse se reproduire comme *distinct* des autres, afin qu'un dedans de l'analyse puisse exister et être transmissible d'une génération à l'autre.

Dans toute société d'analyse, l'institué est ce refoulé à partir duquel le discours peut se tenir, à partir de quoi quelque chose d'identique peut se répéter et les analystes se reconnaître entre eux au-delà de la reproduction strictement familiale. Et ce n'est pas par hasard si le contrôle est né au moment de l'extension de l'analyse, au moment où le cercle familial éclatait.

On arrive donc inévitablement à la reproduction de la famille par l'analyse, à l'intérieur du groupe et de la filiation analytique ; puis avec l'élargissement du groupe, à un ensemble d'individus INCONTROLLABLES, puis à l'élaboration de lois, à la reproduction, non plus nécessairement de la « famille », mais de l'institué. Si dans la famille, c'est l'amour qui est clivé en interdit et en permis, du fait de l'interdiction de l'inceste (on peut aimer un tel mais pas un autre), dans les sociétés d'analyse avec leurs lois, c'est la mort qui est clivée, en mort autorisée, venue du « dehors », ou « symbolisée » par ce qu'on appelle « liquidation du transfert », « accès au symbolique », et mort interdite, venue du « dedans » de la société d'analystes. D'où mort de la parole vivante qu'impose tout institué. Nous en sommes à un drôle d'endroit... dans ce

cheminement-là par rapport à l'époque de Freud. Pour tenir un discours théorique, il nous faut écarter les deux inthéorisables, l'amour et la mort.

Le contrôleur est-il aussi « interdit » que l'analyste ? Il est de notoriété publique que des « histoires » sont fréquentes entre contrôleur et contrôlé (entre collègues ? ?) à condition de faire comme si cela n'avait alors plus rien à voir avec l'analyse, ni du contrôleur, ni de la personne en contrôle. En analyse, l'inceste se répète, et l'interdiction joue le plus souvent. Le passage à l'acte par rapport à cet interdit peut alors se déporter ailleurs, et pourquoi pas en contrôle. Le contrôle permet souvent un passage à l'acte et autorise — sans le dire — la non-analyse de cela. L'institué fonctionne à merveille, tout ce qui s'y réfère est d'emblée soustrait à l'analyse et, pourtant il fait partie intégrante de la suite de séquences (cf schéma) qui *est* le discours de l'analyste.

La mort réelle est, quant à elle, toujours rejetée vers la médecine ou la politique. L'analyse n'est pas censée faire mourir. L'histoire de Tausk pourtant est l'exemple frappant du contraire, et à l'heure présente *cela se répète*. Nous avons nos cadavres.

Cette histoire du contrôle a été une mise en forme mortelle de l'analyse au moment de la Policlinique par l'introduction de fragments méconnus d'institué, protection de la société.

La violence politique et la peur sont à l'origine de la sélection des analystes représentée par le contrôle et la didactique. C'est cette origine qui reste refoulée dans l'analyse et c'est ce refoulé qui revient et explique toutes les scissions du mouvement analytique qui se sont toujours faites à propos de la formation d'analystes et des critères de sa reconnaissance. La violence et la peur se camouflent dans nos institutions et d'autant plus qu'on y invoque des maîtres vivants. On ne regarde pas dans les yeux un maître mourir.